

## 6 novembre 1937 – Drame dans un cabriolet rouge et noir

Le 6 novembre 1937, les journaux font état du vingtième anniversaire du déclenchement de la révolution russe. C'est aussi ce jour-là qu'est signé le pacte italo-germano-nippon. Est-ce un hasard ? Ce n'est pas certain. En tous cas, c'est un bien mauvais présage. Plus légèrement, la *Station marine d'Endoume* vient de rouvrir ses portes et les pages de réclame vantent les bienfaits de la *Jouvence de l'abbé Soury*, "remède infallible contre toutes les maladies de la femme", et le vin tonique au quinquina *Dubonnet*, grâce au fameux slogan : "Dubo, Dubon, Dubonnet". À Marseille, les peintures murales louent le *vrai pastis Bianco*, celui qui fait "bouche fraîche et cœur chaud", et "les trois amis de la maison", tous fabriqués localement, la *Végétaline*, l'huile *Dulcine* et le savon *La Tour*.

Le gardien du marégraphe s'appelle Auguste Eugène Ruchau (1874-1946). Ce parisien, retraité de la *Compagnie du chemin de fer du Nord*, est un employé "travailleur, apportant beaucoup de bonne volonté dans son travail et s'efforçant de donner satisfaction".

Dans la soirée du 6 novembre 1937, deux coups de feu claquent subitement près du marégraphe. D'après *Le Petit Provençal*, l'édition marseillaise du journal *Le Radical* et *Ce soir*, grand quotidien d'information dont l'un des deux directeurs est Louis Aragon, Auguste Ruchau entend les détonations et sort rapidement de chez lui. Il aperçoit un vieillard sortir en vacillant d'une automobile, faire quelques pas, puis s'écrouler. Presque aussitôt, un troisième coup de feu retentit et le gardien du marégraphe voit une jeune femme tomber à côté de la voiture. Auguste Ruchau se précipite. Hélas, la malheureuse s'est logé une balle dans la tempe droite et elle est morte sur le coup. Elle tient encore à la main le revolver avec lequel elle a tiré. Le blessé est transporté en toute hâte à l'hôpital de la Conception et l'enquête commence.

Ce drame soulève une émotion intense dans les quartiers de la Fausse-Monnaie et de Bompard, où les deux victimes étaient bien connues. Les jours suivants, de nombreux journaux racontent l'évènement : les quotidiens locaux évidemment, mais aussi des titres plus improbables comme *L'Écho d'Alger*, *La Bourgogne républicaine*, *La France de Bordeaux et du Sud-ouest...* Quelques variantes apparaissent dans les différents récits. Certains articles citent un autre témoin, peut-être arrivé sur les lieux après le gardien du marégraphe : un wattman qui effectue le service quai des Belges-Prophète...

Mais tous les articles s'accordent sur les faits précédant les coups de feu et évoquent le *rond-point* du marégraphe. Par ce vocable composé, n'allez pas imaginer un carrefour circulaire comme il en fleurit un peu partout de nos jours. Non, en 1937, à une époque où le mot *parking* n'est pas encore utilisé en français, le rond-point du marégraphe est cet espace arrondi qui est situé à moins de 30 mètres au nord-ouest de la résidence d'Auguste Ruchau. C'est un coin plutôt retiré de la promenade de la Corniche, propice aux promenades sentimentales et aussi aux plus folles déterminations, puisque non loin de là existe un escarpement d'où maints désespérés se sont déjà donné la mort en se précipitant dans les flots.

Que s'est-il passé ?

*Les lieux photographiés par la Compagnie aérienne française le 21 avril 1925. Une rame de tramway, constituée d'une voiture motrice et de deux wagons, vient de passer devant le "rond-point du marégraphe" et se dirige vers le pont de la Fausse-Monnaie  
– IGN – Photothèque nationale.*



Un couple, parmi tous ceux qui affectionnent ce lieu, venait, depuis bien des soirs, passer d'interminables heures dans un petit cabriolet. Les gens du quartier avaient remarqué la présence de cette automobile rouge et noire, au volant de laquelle se trouvait un vieillard à barbe grise, ayant toujours, à ses côtés, la même compagne, une femme de trente à trente-cinq ans.

Le 6 novembre, la voiture est là, dès les premières heures de la soirée, mais elle s'attarde plus que de coutume. Plusieurs personnes la remarquent, sans cependant se douter de ce qui se trame à l'intérieur.

Entre 20 et 21 heures, pour une raison inconnue, la jeune femme tire deux balles de revolver dans la tête de son ami. Ce dernier, malgré ses graves blessures, a encore la force de se lever et d'essayer de fuir. Mais deux ou trois mètres plus loin, il s'écroule. La meurtrière se suicide ensuite.

Les enquêteurs n'ont aucune peine à établir l'identité des deux acteurs de la tragédie. Le vieux Monsieur était Félix Antoine Grosson, né à Marseille le 24 octobre 1870. Il avait été peintre et représentant de commerce, et demeurait dans le quartier de Bompard, au n°6 impasse de la Gavelière. Après une courte période de coma, il décède de ses blessures à l'hôpital de la Conception, où le poète Arthur Rimbaud rendit l'âme en 1891. Son amie et meurtrière, Clémence Gillet, âgée de 32 ans, était domiciliée dans le même quartier, au n°5 impasse Werner.

A.C.